



PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

VOL 3 — No 4. — Sept. 1899.

SOMMAIRE

L'Ere du Sacré-Cœur. — Salut à Marie. — Divers. — Le doigt de Dieu.
fin) — La Première Communion de la muette. — L'affaire. — Vie du B. F. de Nicosie. —

L'ERE DU SACRE-CŒUR

ET LA CONSECRATION DU MONDE A CE DIVIN CŒUR.

(*Bulletin du vœu national.*)

L'ACTE de la consécration du monde au Sacré-Cœur, qui a eu lieu, le 11 juin, est un événement d'une gravité exceptionnelle. Depuis saint Pierre arborant, au jour de la Pentecôte, l'étendard de Jésus de Nazareth crucifié, sous lequel l'Eglise marche depuis dix-neuf siècles, il n'est pas d'acte plus important que celui de Léon XIII arborant l'étendard du Sacré-Cœur, sous lequel

les chrétiens devront marcher durant les derniers siècles. Le monde a été converti une première fois par la Croix ; il doit être converti une seconde fois par la dévotion au Sacré-Cœur. " Le Cœur de Jésus, dit la Bienheureuse Marguerite-Marie, est comme un second médiateur pour sauver encore une fois le monde. — La dévotion à ce divin Cœur est le dernier effort de l'amour divin pour appliquer aux hommes les fruits de la Rédemption. "

Pendant les quinze premiers siècles de l'Eglise, on peut dire que toute la religion chrétienne était la religion de la Croix. Tout se faisait au nom de la Croix : les fidèles la portaient sur leur poitrine ; ils commençaient et finissaient leurs actions par le signe de la croix. Les familles la plaçaient avec honneur, au foyer domestique. La Croix apparaissait sur les étendards de toutes les nations chrétiennes ; et, dans les guerres de religion, les soldats en faisaient leur signe de ralliement. Toute la liturgie catholique se concentrait autour de la Croix ; La Croix avait ses fêtes : l'Invention de la Croix, l'Exaltation de la Croix etc. ; elle dominait toutes les églises et tous les édifices religieux. Nulle part on ne voyait un autel avec une statue de Notre-Seigneur, mais sur tous apparaissait la Croix... l'Eucharistie elle-même semblait occuper qu'un rang secondaire : on ne lui donnait pas l'autel principal, il était réservé à la Croix.

Vers le quinzième siècle, le Protestantisme déclare la guerre à la Croix et cherche à la faire disparaître. Les Jansénistes, sans la proscrire, la défigurent, en rétrécissant les bras du divin Crucifié, qui semble ne plus vouloir embrasser le monde entier dans sa miséricorde. Les catholiques eux-mêmes, subissant l'influence de ces attaques, sentent leur amour et leur zèle pour la croix diminuer. Le respect humain la fait disparaître des étendards nationaux, des édifices publics et même du foyer domestique, ou si on la conserve au sein de la famille, on ne lui donne plus la place d'honneur, mais on la relègue dans les appartements retirés comme une sorte d'objet prohibé.

Que va faire Notre Seigneur ? Va-t-il armer son bras vengeur et frapper les ingrats ? Non, il change de tactique : voyant que la Croix sanglante, avec ses austères leçons, semble effrayer les

hommes, il leur présente son Cœur, sous les salutaires et irrésistibles attraits de son amour. La Croix ne sera pas détronée, car elle apparaîtra comme plantée dans le Cœur, mais elle sera montrée aux hommes tout environnée des flammes de la divine charité.

Le divin Maître dit à la Bienheureuse Marguerite-Marie, en lui montrant son Cœur " C'est par mon Cœur que je veux régner sur les individus, sur les familles, sur les nations et dans l'Eglise. Que les fidèles portent l'image de mon Cœur sur leur poitrine; que les familles l'exposent avec honneur au foyer domestique; que les nations la place sur leurs étendards et lui érigent des temples, et que l'Eglise célèbre une fête en son honneur.

Prévoyant les grands obstacles que cette innovation allait susciter, Notre-Seigneur prémunit sa servante contre le découragement et lui annonce la guerre que l'enfer va déclarer à la dévotion envers le Sacré-Cœur. " Satan, lui dit le Sauveur, cherche à te nuire en toutes manières, car il redoute la dévotion en mon divin Cœur, parce que beaucoup d'âmes qu'il croyait tenir vont lui échapper par ce moyen; mais aie confiance! Je régnerai malgré Satan et tous ses adhérents, et j'arrêterai au passage ceux qui s'opposeront à mon règne. Satan sera confus. "

Pour attirer les hommes à la Croix, au commencement, Notre-Seigneur avait donné à ses apôtres le don des miracles; pour attirer les hommes à son divin Cœur, Notre-Seigneur fit des promesses, promesses merveilleuses et vraiment séduisantes.

La Bienheureuse Marguerite-Marie se mit donc à l'œuvre; -- elle parla aux fidèles; elle parla aux familles; elle parla aux nations dans la personne de Louis XIV; elle parla à l'Eglise, en demandant une fête.

Sa voix fut accueillie partout par un refus et souvent par une guerre acharnée; on alla jusqu'à la regarder comme obsédée du démon et même à lui faire subir les exorcismes réservés aux possédés de l'esprit mauvais. Satan enrageait. La servante de Dieu tint ferme; aussi eut-elle la joie de voir peu à peu les oppositions individuelles tomber et les familles ainsi que les communautés ouvrir leurs portes à la nouvelle dévotion.

Mais il n'en fut pas de même des nations : aucune ne s'ébranla pour faire un acte officiel et social.

L'Eglise elle-même, sans repousser la dévotion au Sacré-Cœur, attendit ; loin d'exciter l'élan des fidèles vers la dévotion naissante, elle s'appliqua à la diriger et même à la modérer. Toutes les faveurs, pourtant si nombreuses accordées par l'Eglise à la dévotion au Sacré-Cœur, ont été, en quelque sorte arrachées à l'Eglise par les instances réitérées des fidèles, des communautés, des diocèses et des rois. Ce n'est qu'après de longues résistances que Rome autorisa la fête du Sacré-Cœur, et encore voulut-elle que chaque diocèse lui en fit la demande. Ce n'est qu'à la suite d'une requête signée par tous les évêques français, réunis à Paris, sous l'Empire, pour le baptême du Prince impérial, que cette fête fut étendue à tout l'univers et seulement sous le rite double-majeur. Il fallut une nouvelle pétition des mêmes évêques, rédigée, à la suite du Congrès Eucharistique de Paris en 1889 et signée par beaucoup d'autres évêques pour que Léon XIII élevât cette fête en rite double de première classe.

La consécration au Sacré-Cœur que Pie IX prescrivit à toute l'Eglise, pour le 16 juin 1875, ne fut obtenue que sur les pétitions innombrables qui affluèrent à Rome, pendant le Concile du Vatican et cette consécration ne fut pas précisément un acte officiel accompli par le Vicaire de Jésus-Christ, au nom de toute l'Eglise, mais un acte commandé par lui.

Pendant les vingt premières années de son Pontificat, Léon XIII sembla ne donner qu'une attention secondaire à la dévotion au Sacré-Cœur. Préoccupé par les maux effrayants qui affligent présentement toutes les nations et font chanceler la société, il multiplia les encycliques, attaqua toutes les erreurs, condamna les sociétés secrètes, ces associations de suppôts de l'enfer dont parlait la bienheureuse Marguerite-Marie, recommanda l'étude des écrits de saint Thomas, véritable marteau de l'erreur ; il invita les fidèles à s'enrôler dans le Tiers-Ordre et surtout il recommanda la récitation du Rosaire. Pour terminer le dix-neuvième siècle, il prescrivit un hommage universel au Christ Rédempteur. Durant ces vingt années, il n'avait pris l'initiative d'aucun acte en l'honneur

du Cœur de Jésus ; il se contentait de répondre favorablement aux requêtes relatives au culte de ce divin Cœur. Tout semblait faire croire que c'était à son successeur qu'était réservée la grande mission de faire un acte officiel au nom de l'Eglise, en l'honneur du Cœur de Jésus.

Mais, le 25 mars dernier, en sortant d'une maladie qui l'avait conduit aux portes du tombeau, une inspiration soudaine vint au grand et saint Pontife : Il faut consacrer le monde entier au Sacré-Cœur. C'était l'appel divin. Le Vicaire de Jésus-Christ le comprit et cet acte s'est accompli le jour de la fête du Sacré-Cœur.

Je sais, a-t-il dit, je sais que ce sera le commencement des grandes miséricordes divines *que nous attendons*.

En effet, on peut dire que par cet acte va s'ouvrir officiellement l'Ère du Sacré-Cœur. Toutes les merveilles accomplies dans le monde par la Croix vont se renouveler par la dévotion au Sacré-Cœur, si nous nous empressons de répondre à l'appel du Vicaire de Jésus-Christ ou plutôt à l'appel du Sacré-Cœur lui-même. " Oui ! il régnera ce divin Cœur, aimait à répéter la Bienheureuse Marguerite-Marie ! il régnera ! il me l'a dit ! Ce mot me transporte de joie ! et Satan sera confus. *In hoc signo vinces, fiat ! fiat ! Amen.* "

ACHÈVEMENT DE LA BASILIQUE DU SACRÉ-CŒUR À MONTMARTRE, PARIS.

Cette église splendide commencée en 1875, au lendemain des désastres de la France est appelée l'Eglise *du vœu national* au Sacré-Cœur de Jésus. L'Encyclique de Léon XIII sur la consécration du monde au Sacré-Cœur vient de donner un nouvel élan à la piété des catholiques pour terminer le dôme de cette vaste basilique. Une souscription, ouverte par le journal " la Croix " et demandant 400. 000 francs pour ce travail, a produit en quelques jours plus de un million de francs, plus que 2½ fois la somme demandée, et les dons arrivent toujours.

Non, la Foi n'est pas morte en France. Les Juifs et les Francs-maçons le constatent avec stupeur et sentent que l'ère de leurs succès touche à sa fin.

SALUT A MARIE.

MARIE, MODELE DE LA VIE CACHEE.

Je vous salue, ô douce Vierge Marie, que vos très saints parents ont conduite dans le temple et offerte au Seigneur, pour vous consacrer à son divin service. Menant une vie angélique dans ce saint asile, humble, pieuse, douce, et toute remplie de bénignité, vous attiriez avec un charme merveilleux à une vie pure et sainte tous ceux qui vous voyaient. Faites, ô aimable Vierge, que je puisse en vous ce parfum de sainteté, et que je le répande à mon tour dans la communication avec les hommes; faites qu'ainsi je ne sois, autant que possible, un sujet de peine pour personne; que je ne scandalise aucun de mes frères; mais que je les porte tous à l'amour de Dieu et au mépris du monde.



Grains d'abondance. — Un propriétaire de Cours, M. Debiesse, vient de faire une curieuse expérience. Il avait, dans un terrain préparé comme d'habitude, planté une poignée de blé, en mettant les grains un à un à un pied de distance.

Voici quel a été le résultat: chaque grain a donné environ 22 tiges, et chaque épi renfermait 100 à 104 grains; ce qui fait 2288 grains pour un.



Dents. — En Amérique, pays des dentistes, où l'on fabrique les dents de la plupart des dentiers d'Europe, un richissime se fait monter, dit-on, son râtelier avec des diamants. — Ce spectacle excite l'envie au lieu de ce sentiment indéfinissable de pitié pour une fausse mâchoire. — A Londres, on rivalise. — Un artiste dentaire de cette grande ville, à titre de réclame, a fait à son chien, dont les dents étaient tombées, un superbe râtelier avec lequel l'animal peut non seulement manger, mais ronger les os. Un client, ayant été mordu sérieusement, comprit toute la valeur du dentiste.

Couleurs. — S'il ne faut pas discuter des couleurs, il est quelquefois avantageux d'en tenir compte. — Les Allemands ont battu les Anglais sur le marché russe parce qu'ils ont tenu compte de la prédilection des femmes et des filles moscovites pour le rouge dans leurs ajustements.

Au Brésil, on a la haine du noir. Les Anglais expédiaient dans ce pays d'excellentes aiguilles à coudre, mais enveloppées dans le papier noir traditionnel. Informés par leurs agents du mauvais effet produit par cette enveloppe, les fabricants de Saxe ont envoyé aux Brésiliens des aiguilles peut-être inférieures mais enveloppées dans du papier rose, et le marché a été conquis en peu de temps.

— Les Chinois exècrent le vert. Un fabricant français imagina, un beau jour, d'expédier dans l'Empire du Milieu d'élégants articles de papeterie et de maroquinerie où le vert, malheureusement, dominait. Tout l'envoi est resté invendu, bien que justice ait été rendue à l'élégance des objets.



La plus petite municipalité du monde. — Elle se trouve en Suisse, sur le lac Majeur, près de Locarno, et s'appelle Crescenzano Gambarogno. Cette commune compte sept citoyens qui, naturellement sont tous électeurs. Des sept citoyens, deux émigrent tous les ans pour aller chercher du travail à l'étranger; il ne reste donc que cinq électeurs se partageant toutes les charges municipales. Si petit qu'il soit, ce pays n'en est pas moins travaillé par les luttes politiques. Deux partis se sont formés dans son sein, et on y trouve, comme en bien d'autres endroits, des libéraux et des conservateurs. Trois habitants sont libéraux et trois sont conservateurs, et le dernier ne s'est inscrit dans aucun parti. Plus habile, il se contente de tenir la balance égale, d'osciller tantôt à droite, tantôt à gauche, au vent de ses intérêts, et se trouve le vrai maître de la commune, puisque tout dépend de son vote.

C'est une démonstration expérimentale, incontestable, des avantages que présente un centre politique, théorie chère à la Vérité.

LE DOIGT DE DIEU.

*Du Pèlerin.**(suite et fin.)*

— Oui, et ce signe sacré, je puis le reproduire. Le jour suivant, je me rendis dans les appartements qu'elle avait occupés jadis, et depuis, fermés. Aidé dans mes recherches par une vieille bonne qui avait été attachée à son service, je pus mettre la main sur sa petite bibliothèque et la transporter chez moi.

— Et alors ?

— Alors je lus avidement les saints Evangiles, l'Imitation de Jésus-Christ et quelques autres ouvrages ascétiques : Telle fut ma première éducation religieuse. J'appris ainsi qu'il y avait des temples où le Christ avait ses autels et des ministres préposés à l'instruction des peuples.

— Quoi ! vous ignoriez toutes ces choses. N'aviez-vous donc jamais entendu le son des cloches ?

— Jamais. Le village le plus rapproché de Villers-Castel en était éloigné de 12 kilomètres, et le petit hameau qui s'échelonne en bas du coteau n'avait qu'une chapelle que mon oncle avait fait détruire à l'époque où il s'était rendu acquéreur de ce domaine.

— Mais pourtant, vous n'avez pu faire vos études sans toucher aux questions religieuses, je ne m'explique pas bien cette singulière ignorance.

— Aussi y a-t-il eu de regrettables lacunes dans l'enseignement qui ma été donné ; mes éducateurs, sans se soucier de la vérité, préparaient leur cours en vue du but qu'ils poursuivaient. Je n'avais aucun moyen de m'instruire que par leurs écrits : Mes études historiques ont dû être refaites après coup, et, à l'heure qu'il est, Mademoiselle, je pâlis encore sur les livres, obligé que je suis de réédifier la vérité sur les erreurs que l'on m'a débitées.

— Vous n'aviez jamais pénétré dans la bibliothèque de votre oncle.

— Jamais, cela m'était interdit.

— Mais dans vos voyages ?

— Jamais je n'ai quitté le château. Lorsque j'en ai parfois témoigné le désir, l'on me répétait que cela était impossible, à cause de graves engagements que je ne devais connaître qu'à l'époque de ma majorité.

— Oui, et nous sommes édifiés sur la nature de ces engagements.

— Mais je reviens à mon récit. Un jour que j'avais prolongé ma promenade au delà des limites ordinaires, dans les bois qui s'étendaient derrière le parc, je fis la rencontre d'un homme vêtu d'une façon étrange, au moins à mes yeux.

— Un prêtre, sans doute ?

— Précisément. C'était le curé du bourg voisin. Il s'était égaré à travers les sentiers de la forêt, et me demanda la direction qu'il devait suivre pour se rendre à Villers.

Je m'offris à le guider, et nous fîmes route ensemble jusqu'à l'entrée du village. Durant ce trajet, j'appris la qualité et les pouvoirs dont il est dépositaire. Lui, écoute avec stupéfaction d'abord, puis avec ravissement mes discrètes confidences, et il s'offre d'achever l'œuvre commencée.

— Mais les difficultés ?

— Nous pûmes les vaincre. A un jour fixé, aux premières lueurs de l'aube, j'allais le rejoindre dans un abri qui servait parfois d'asile aux bûcherons. C'est là que je fus initié aux mystères de la religion chrétienne ; c'est là que ma foi grandit et s'éclaira par l'étude ; c'est là que je fis ma Première Communion.

— Il y a longtemps de cela ?

— Trois ans seulement. Et vous voyez de combien joies délicieuses mon adolescence a été sevrée.

— Oui, c'est vrai, mais Dieu vous les a rendues déjà, et il vous les rendra au centuple surtout si vous quittez le monde.

— Je l'espère, oui ; après avoir payé ma dette à la patrie, je compte bien m'enrôler dans une milice plus pacifique.

— Peut-être vous imiterai-je.

— Quoi ! vous, Mademoiselle ; mais Mme de Saint-Albin ?

— Ma mère connaît mes intentions ; et tout dernièrement, elle m'a vue refuser un très brillant parti. Comme vous le pensez bien

les prières, les reproches, ne m'ont point été épargnés.

— Je le conçois. Mais vous pourriez rester femme chrétienne dans le monde.

— Qui sait? Voyez-vous, Monsieur, les jours de la vie sont courts, le bonheur rare, incertain, aléatoire. Et supposé que je dûtse jouir ici-bas d'un bonheur vrai, sans nuage, il serait borné par la mesure même de l'existence, il finirait..... Or, moi, je rêve une félicité que rien ne puisse troubler, exempte d'appréhensions, de craintes et d'alarmes, qui n'ait à redouter ni les séparations ni les deuils, qui soit éternelle, enfin.

IV

Le temps avait marché. Sosthènes, après avoir vaillamment fait son année de service militaire, venait de rentrer dans la vie civile.

M. Lucquoy, qui espérait bien que son neveu avait laissé à la caserne ses idées de vocation religieuse, s'empessa de le lancer dans le tourbillon des plaisirs et des affaires. Mais la foi et la piété de Sosthènes semblaient s'accroître des oppositions qui lui étaient faites : le monde lui était à charge.

Il s'en ouvrit définitivement à son tuteur.

— Celui-ci profondément attristé, n'osa plus cependant s'opposer aux dessein de la Providence. Rendu, par le contact de Sosthènes, à des idées meilleures, il revenait, par degré, à une religion qu'il avait autrefois connue et aimée.

— Mon fils, lui dit-il, Dieu sait combien vous m'êtes cher, et combien grand est le sacrifice qu'il exige de mon cœur ; mais j'ai mérité cette sévérité de sa part. Allez donc où sa voix vous appelle, et priez pour moi.

Vers la même époque, Alice de Saint-Albin, belle, riche, adulée, renonçait à l'existence opulente et enviée qui devait être son partage, et, à l'extrême surprise de tous, entrait, humble postulante, dans la grande famille des Filles de la Charité.

— Ah ! mon ami, disait la baronne au châtelain de Villers-Castel, c'est pourtant de cette fameuse réunion où devaient si bien triompher les doctrines de l'athéisme qu'est sortie la vocation de ma fille.

— Je le sais, chère baronne ; mais vous et moi, reconnaissons en cela le doigt de Dieu qui, d'une simple pression, a renversé cette orgueilleuse tour de Babel que nous avons voulu édifier contre lui ; et, vous vous souvenez au prix de quels efforts et de quelles peines.... Mais qui est fort contre Dieu ? *Quis ut Deus ?*

F. St.

(fin)

Folle de l'or. — Les propriétaires des mines d'or du Colorado ont décidé de réunir chacun, au prorata de sa fortune, une tonne et deux tiers d'or. Cet or sera fondu en une immense pépite de 1 million de dollars. Elle affectera la forme de Pike's Peak, la fameuse montagne du Colorado. Lorsqu'elle sera fondue, elle partira pour New-York, d'où elle sera embarquée, sous bonne garde, à destination de Paris, où on pourra l'admirer pendant l'Exposition de l'année prochaine.

L'intérêt de la somme ainsi sacrifiée pendant environ deux ans s'élèvera à 100 000 dollars ; mais on satisfera la vanité des propriétaires.

Une bonne histoire. — Nous l'extrayons d'une lettre particulière du correspondant de la *Croix* à Londres :

Le curé d'une des principales églises catholiques à Londres se rendait en Irlande. A bord du steamer qui l'emmenait à Dublin, il remarqua un individu dont les zigzags témoignaient qu'il n'appartenait à aucune Société de tempérance.

Ce quidam criait à tue-tête : " A bas le Pape ! " (*Down with the Pope !*)

A son grand étonnement, le bon prêtre vit, au bout d'une couple d'heures, notre individu complètement dégrisé, venir s'asseoir à côté de lui et s'entretenir avec lui de plusieurs de ses paroissiens.

— Est-ce que vous seriez catholique ? demanda le curé.

— Parfaitement.

— Mais tout à l'heure je vous ai entendu crier : " A bas le Pape ! "

— Sans doute, mais je vais vous expliquer la chose : Je sentais que j'étais saoul, et, comme je ne voulais pas déshonorer ma religion, j'ai cherché à me faire passer pour protestant.

Le chemin de l'échafaud.

Un malheureux jeune homme condamné à mort pour avoir commis un crime épouvantable, fit un dessin fort curieux et très instructif sur le mur de son cachot. C'était une échelle dont chaque échelon donnait la gradation des fautes qui l'avaient conduit au déshonneur et à la sentence de mort.

Voici ces degrés :

- 1^o Mauvaise 1^{re} communion ;
- 2^o Désobéissance aux parents ;
- 3^o Petits vols ;
- 4^o Profanation du dimanche ;
- 5^o Eloignement de la confession ;
- 6^o Paresse et ivrognerie ;
- 7^o Gros vols et faux billets ;
- 8^o Faux serments ; blasphèmes ;
- 9^o Meurtre ;
- 10^o Echafaud.

S'il avait observé les dix commandements de Dieu, il n'aurait pas eu la peine de tracer ces dix degrés.



Chinoiseries. — L'empereur de Chine semble croire à son titre de Fils du Ciel et s'arroge des droits quelque peu bizarres. Il lui arrive de publier des décrets prononçant la dégradation des idoles pour manquements continuels à leurs devoirs. — Le suicide est un fléau qui ravage la Chine. Les veuves ou les jeunes filles dont le fiancé meurt avant le mariage se suicident en grande solennité, en présence de la famille, des amis et du mandarin. — Les hommes se tuent pour échapper aux châtimens que la loi inflige aux débiteurs ou simplement pour se venger de quelqu'un. Un plaideur malheureux va se pendre à la porte de celui qui a gagné le procès et sa vengeance réussit, car la justice punit sévèrement l'homme chez qui on a trouvé un cadavre. Ne rions pas trop, notre duel européen ressemble assez à la vengeance des Chinois ; les deux sont également criminels.

La Première Communion

DE LA MUETTE

(*Légende du vieux temps. Du Pèlerin.*)

Ma mère me l'avait contée,
Je la redis à mes enfants.....

Adoncques le joli mois de mai suspendait à tous les buissons ses guirlandes fleuries ; sur les prés, le printemps semait la neige gaie des marguerites ; dans les nids repeuplés, jasaient fauvettes et pinsons ; le ciel avait repris son voile de clair azur, dans la transparence duquel, comme de légers flocons argentés, voltigeaient les nuages blancs.

La nature à son renouveau, se mettait tout en liesse pour fêter la benoîte Vierge Marie, reine des Anges et Mère de Dieu.

Ne semblait-il pas que, sur terre, en un si beau jour, nul ne dût être soucieux ?

Cependant elle s'en allait bien triste, oh ! triste à faire pleurer ! la pauvre petite fille qui foulait de ses pieds nus, las et meurtris, l'étroit sentier du bois profond : une pauvre, pauvre jeune fille, chétive et pâle, au regard effarouché, à la mine douloureuse, avec, dans ses grands yeux timides, d'un bleu sombre de pervenche mouillée, une détresse résignée, passive, et ce navrant étonnement de l'être innocent et malheureux qui souffre sans savoir pourquoi.

Elle était orpheline..... pis encore, enfant trouvée. On ne lui avait jamais connu aucun parent ; on ignorait tout de sa naissance.

Quelqu'un du village, un matin, l'avait rencontrée toute seule, assise au bord de la route déserte, et pleurant.

Elle pouvait avoir alors avoir quatre ou cinq ans. — Dans les vêtements misérables qui protégeaient à peine ses membres frères contre la morsure du froid, sur son linge pauvre et grossier, aucune marque, nul indice permettant de rechercher le secret de son origine et ce cruel abandon.

On finit seulement par découvrir, cousue dans la doublure de sa méchante cotte de futaine déteinte et rapiécée, une médaille de cuivre à l'image de la Vierge, et au revers de laquelle, en lettres informes, une main tremblante ou inhabile avait gravé ces deux prénoms :

Marie-Célesté.

Ils formaient sans doute celui de l'enfant, mais on ne le lui donna guère.

Comme à toutes ces questions qui lui était adressées, elle ne répondait que par des regards effarés et des signes de sa tête blonde aux cheveux embroussaillés sous un béguin trop étroit, les curieux vite assemblés autour d'elle, car, en ce coin isolé, pareille aventure était un événement ! s'écrièrent d'un commun accord :

— Mais elle est donc muette !

“ La Muette...” dans le village où bientôt sa petite ombre silencieuse devint familière à tous, on ne devait plus la nommer autrement.

Parmi ces paysans ignorants et grossiers, pauvres serfs endurcis contre la misère d'autrui par leur propre misère et les rigueurs de leur triste sort, qui aurait eu la charité de recueillir l'enfant infirme et abandonnée?... Tombée là par hasard, là elle était restée, sans qu'aucune bonté l'y eût encouragée ; trop petite et trop faible seulement pour oser s'aventurer au delà ; trop simple aussi pour se dire qu'ailleurs elle eût peut-être rencontré un accueil plus hospitalier et des cœurs plus compatissants.

Elle avait vécu, Dieu sait comme — parce qu'il y a dans tout être animé, un irraisonné, mais puissant vouloir de vivre, — se nourrissant des morceaux de pain jetés aux abords des chaumières par les enfants capricieux ou repus ; des fruits glanés le long des haies cernant les vergers, terre promise où il lui était interdit d'entrer ; ou encore, aux jours de festins inespérés, de quelque écuellée de soupe ou de lait qu'on lui octroyait par ci par là ; buvant l'eau claire des fontaines dans le creux de sa petite main ou dans le cornet d'une feuille verte ; couchant le plus souvent sur la dure, à la belle étoile, ou parfois, l'hiver, quand il faisait, la nuit, trop froid dehors, se glissant dans les étables, tièdes pour partager

comme l'Enfant-Dieu de Bethléem la litière des animaux plus pitoyables que les hommes.

Elle n'avait trouvé place à aucun foyer ; mais elle était devenue bientôt la chose de tous ; car si sa langue, paralysée par quelque accident ignoré, ne pouvait articuler aucun son, elle entendait clairement, et, peu à peu, on s'était habitué à réclamer d'elle des services qu'elle rendait à chacun comme si c'eût été chose due, sans en être guère récompensée.

Les enfants surtout, dans leurs jeux, en avaient tout de suite pris possession ; et, tout de suite aussi, avec l'inconsciente barbarie de leur âge, ils avaient fait de "la Muette" leur souffre-douleurs.

N'était-ce pas pain bénit pour de jeunes êtres joyeux, robustes et malfaisants, que de tyranniser à loisir une créature passive, sans défense, et qui — ô bonheur de l'impunité ! — ne pouvait trahir sa plainte que par des pleurs silencieux auxquels, puisque l'abandonnée n'avait pas de mère, nul ne prêtait attention.

Au manoir voisin, il y avait bien une jeune châtelaine, belle comme les saintes d'un missel gothique, et de jolies damoiselles aux cheveux de soie, aux joues de roses, aux yeux de caresse, qui auraient pu se faire contre la force brutale les protectrices de cette faiblesse..... Mais la belle châtelaine, vaine et altière, ne visitait jamais ses vassaux ; les jouvencelles frivoles ne faisaient que rêver aux chansons des *Minnesingers* et aux palpitantes émotions des tournois de chevaliers. Leur serait-il resté, je vous le demande, assez de temps pour s'occuper du martyr d'une petite muette, abandonnée par ses parents et trouvée un matin d'hiver au carrefour d'une grand'route ?

Cependant, un jour, au village, on apprit non sans étonnement que l'orpheline qui, depuis tantôt huit ans, vivait errante, sans autre gîte que les prés verts ou l'auvent de quelque porte, avait enfin trouvé un foyer.

La chose parut d'autant plus surprenante que la commère Magloire — cardeuse de laine et buandière, disait son enseigne, sorcière et mécréante, ajoutaient les médisants, — l'âme *charitable* qui venait de recueillir la muette, ne passait pas pour avoir le cœur tendre, et que sa ladrerie était devenue proverbiale.

A dire vrai, l'intérêt seul l'avait guidée dans sa prétendue générosité.

Elle se faisait vieille ; il lui fallait une aide dans son dur métier, et elle eut vite calculé qu'en donnant asile à la petite abandonnée, elle se procurait sans bourse déliée, une servante qui ne serait, grâce à son infirmité, ni indiscreète ni babillardée, et de laquelle elle pourrait exiger, sans crainte d'un contrôle importun, autant de travail qu'il lui plairait.

D'abord étourdie de bonheur à la pensée d'avoir enfin un toit au-dessus de sa tête, de s'asseoir à une belle table de chêne sur laquelle reluisaient les assiettes de faïence et les brocs d'étain, de ne plus vivre seule et perdue, l'enfant dut revenir bientôt de l'illusion où l'avait plongée ces magiques perspectives.

Le seul bon repas qu'elle fit chez la Magloire fut celui que la rusée commère lui avait servi en l'attirant chez elle pour l'affrioler ; et les tendres promesses faites aussi ce jour-là furent les seules douces paroles qu'elle dut en entendre jamais.

Le pain que la buandière lui mesurait parcimonieusement n'était ni plus blanc, ni moins dur que celui qu'elle avait mangé jusque-là ; l'eau de la citerne où elle la puisait à grand'peine dans les lourdes buires de bois n'avait plus la saveur fraîche et pure de celles des sources voilées sous les hautes fougères où elle buvait jadis à sa soif, sans autre effort que celui de plonger dans le flot clair sa petite main.....

Écrasée par un labeur excessif, mal couchée, plus mal nourrie encore, guère moins battue que par les enfants du hameau, la pauvre petite muette avait non seulement échangé ses misères contre d'autres misères semblables, mais encore perdu au troc son unique bien : la liberté.

Elle ne songea pourtant ni à se plaindre ni à se reprendre. Comme elle était restée au pays inhospitalier, elle demeura chez la buandière à l'hospitalité menteuse ; elle continua de servir, résignée, la cupide mégère qui s'était jouée de sa naïve crédulité, pensant seulement tout bas, et bien triste, qu'il y avait des enfants destinés à être toujours malheureux.... et qu'elle était sans doute de ceux-là.

Au lieu d'acheter son bois, la Magloire trouvait plus simple de le dérober au seigneur de l'endroit ; la forêt était si proche de sa mesure, un bon fagot y était vite ramassé.... plus vite encore ajouté au bon tas qui, grâce à ce moyen plus économique qu'honnête, ne diminuait jamais beaucoup sous le hangar de la buandière.

Dès qu'elle eut Marie-Céleste, ce fut celle-ci qu'elle envoya au bois.

L'enfant ne savait pas ce que c'était que voler ; qui donc aurait pu lui apprendre la différence qui existe entre le bien et le mal ?

Cependant, une sorte de mystérieuse intuition la guidait : elle n'osait plus, de la serpe tranchante trop lourde pour sa faible main abattre les belles branches vives du taillis, depuis qu'un jour, de l'entaille lisse et blanche d'un jeune bouleau, elle avait vu jaillir la sève, comme jaillit le sang d'un membre blessé.

Pour trouver du bois mort en assez grande quantité, il lui fallait s'avancer loin sous les hautes futaies, marcher longtemps à travers les halliers fourrés d'épines ; et, souvent, au retour, la Magloire la querellait sur sa trop longue absence et le fagot trop petit à son gré.

... ..

Cette fois, qu'allait-elle dire, la méchante femme ? se demandait Marie-Céleste avec angoisse. Depuis plus de deux heures, égarée dans les profondeurs du bois, la pauvre enfant cherchait vainement sa route parmi le dédale des sentiers entrecroisés.

Dix fois, elle avait cru reconnaître celui qui menait au logis de la buandière ; mais ils se ressemblaient tous, avec leur pareille jonchée de feuilles mortes, d'un gris terne, dans laquelle s'étouffait le bruit des pas ; avec leur même bordure d'herbe et de mousse d'où s'élançaient les asphodèles aux calices alourdis de rosée, les orchis aux fleurs étranges dont la morte pâleur se marbrait de pourpres meurtrissures.

A force de courir en avant et de revenir sur ses pas, tournant ainsi forcément sur elle-même, la pauvrette avait perdu jusqu'à sa direction, l'épaisseur de la voûte feuillée ne lui permettant pas de

suivre la marche du soleil, à l'aide de laquelle, encore, elle aurait pu s'orienter.

Ses pieds déchirés par les ronces et les pierres ne pouvaient plus la porter ; sous son poids, si léger pourtant, ses jambes molles fléchissaient..... Elle n'avait mangé, depuis la veille, qu'un méchant morceau de pain noir, et, bien qu'elle ne sentît pas la faim, elle tombait d'inanition autant que de fatigue.

Elle se laissa glisser au pied d'un grand arbre, et, lasse, épuisée, ferma les yeux.

Au bout d'un instant, elle les rouvrit avec surprise. Non loin d'elle, car le son argentin résonnait très clair dans l'air limpide, une cloche tintait.

Son lent appel était si harmonieux, si doux, que l'enfant, oubliant sa fatigue, se leva, marchant inconsciemment vers l'endroit d'où il partait.

Bientôt, sous ses pas, le sentier s'élargit ; autour d'elle, les arbres s'espacèrent, et, soudain, le vert rideau des branches se déchirant, la petite muette demeura immobile, extasiée, comme devant une céleste vision.

En face d'elle, au milieu de l'immense clairière, se dressait la masse imposante d'un monastère, ses hautes murailles en pierre blanche et sa chapelle dont le hardi campanile découpait sur le bleu du ciel sa fine silhouette ajourée.

Du grand portail, par les vantaux largement ouverts duquel on apercevait, semblables à des étoiles d'or, les cierges allumés du sanctuaire, une longue procession se déroulait à travers la clairière fleurie de genêts et de pâquerettes.

Des chants montaient dans le ciel pur, avec la fumée légère de l'encens. Des religieuses, vêtues de laine blanche, des jeunes filles, couronnées de roses pâles et enveloppées de grands voiles transparents, tenaient à la main des branches de lis aux pétales immaculés on eût dit un cortège d'anges.

Les yeux dilatés par l'admiration, la petite muette n'osait remuer, de peur de faire évanouir le doux mirage. Elle avait bien entendu parler quelquefois, au hameau, du grand moustier de la forêt où à l'ombre des cloîtres paisibles, les saintes recluses éle-

vaient pieusement de riches et nobles damoiselles. Mais elle n'avait jamais approché ce lieu de bénédiction qui, aujourd'hui, lui apparaissait comme l'entrée des célestes parvis.

Un prêtre, couronné d'une auréole de cheveux de neige, fermait la procession. Entre ses doigts tremblants, il élevait l'ostensoir d'or dont les rayons étincelaient comme un soleil.

Quand la procession rentra sous les voûtes de la chapelle, Marie Céleste, emportée par une invincible attraction, la suivit et franchit derrière elle le seuil de la maison divine.

Lente et grave, du haut de la chaire, une voix s'élevait dans le silence recueilli du saint lieu.

“ Venez tous à moi..... ”

Et aussitôt la douceur de cette parole dissipa toute crainte au cœur de l'enfant perdue, habituée à se voir repoussée de partout. D'ici, du moins, on ne la chasserait pas !

Elle ne comprenait pas très bien des choses trop belles, trop nouvelles encore pour son ignorance ; mais elle écoutait religieusement, avec un désir passionné de connaître ce Jésus qui appelait ainsi, avec tant de compatissante tendresse, ceux qui souffraient.....et duquel le prêtre au visage vénérable contait d'étonnantes merveilles.

Oh ! si étonnantes ! Était-ce possible qu'il fût, ce jour là même, descendu du ciel dans le cœur des heureuses enfants couronnées de roses, voilées de blanc et qu'elles eussent supporté un tel poids de bonheur sans en mourir ?

Lorsque le prêtre sortit de la chapelle vide, où, devant l'autel se consumaient les derniers cierges, il aperçut, blottie derrière un pilier, tout près de la porte, une petite fille agenouillée dont les yeux emplis d'ardente prière semblaient rivés au tabernacle.

Il posa sur la blonde tête sa main bénissante.

— Toi aussi, tu voudrais faire ta Première Communion ? fit-il avec un sourire d'encourageante bonté. Eh bien ! une autre fois, ce sera ton tour de revêtir la robe et le beau voile blancs.....

Une autre fois !... bientôt ?..... demain, peut-être ?

Oh ! si ses lèvres avaient pu formuler les anxieuses questions qui s'y pressaient !... Mais elles restaient closes, muettes, et le prê-

tre s'éloignait après lui avoir montré du doigt la blanche statue au pied de laquelle, sans la voir, elle s'approchait.

— Prie la douce Vierge Marie, la Mère du bon Jésus, de préparer elle-même ton cœur.....

Et, docile, l'enfant avait tourné son regard vers la Madone.

Marie était représentée telle que, dans l'humble maison de Nazareth, active et diligente, elle filait le chanvre et la laine des vêtements de Joseph ou de son divin Fils ; à sa ceinture, le manche d'une quenouille était fixé ; ses doigts délicats tournaient le fuseau.....

Et la muette regardait émerveillée le visage pur et souriant de la céleste filandière..... Sa bouche impuissante ne savait parler, mais son âme toute entière, sans le secours d'aucune parole, se répandait en naïves et tendres supplications.

Une tourière vint, à la brune, clore les portes du saint lieu..... La nef était sombre et semblait déserte, car Marie Céleste, aux pieds de la Vierge au fuseau, perdue dans l'ombre plus épaisse que projetait la statue, ne bougeait mie.....

Les lourds battants de chêne se fermèrent lentement ; le pêne d'acier glissa sans bruit dans la serrure..... la petite muette était prisonnière du bon Dieu.

S'en fut-elle aperçue qu'elle ne s'en serait point alarmée ; ni la solitude, ni l'obscurité, ni le silence ne lui paraissaient, ici, effrayants. Mais elle n'avait plus conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Dans sa tête vide, il y avait comme un vertige ; ses yeux se fermaient, et, sans qu'elle dormît, un rêve étrange vint la bercer.

Un rêve étrange et charmant..... Elle se croyait encore dans la forêt, mais elle ne songeait plus ni à la Magloire, ni aux lourds fais de bois que, sous peine d'être bien fort battue, elle devait lui rapporter..... Le long des sentiers étroits bordés de mousse, sous le dôme mystérieux des vertes frondaisons, elle allait, sans fatigue, à pas menus et pressés, cueillant des fleurs, de blanches fleurs comme on en prend pour tresser les couronnes des vierges. Devant elle, l'appelant, la guidant du sourire et de sa voix, Marie filait en faisant tourner le fuseau. Des écheveaux d'un lin éblouissant, lé-

ger, comme une soie, s'amoncelaient en nuages à ses pieds ; et, de ce fil miraculeux, les anges, affairés, en chantant, tissaient un voile.

Lorsqu'il fut fini, la Vierge en disposa elle-même les plis sur les cheveux blonds de Marie-Céleste qui avait mis sa couronne de fleurs sauvages où, pareilles à des diamants, scintillaient les larmes de la nuit..... puis, du ciel entr'ouvert, un doux enfantelet d'une idéale et surhumaine beauté s'avança les bras tendus vers la pauvre défailante dont les lèvres, déliées soudain, balbutièrent :

— O bon Jésus, prenez mon cœur

Le lendemain, quand elle rouvrit les portes de la chapelle, la tourière du Moustier de Sainte-Marie-en-la Forêt trouva aux pieds de la statue de la Vierge une pauvre petite fille, couronnée d'anémones et de pâquerettes moins blanches que ses joues, enroulée, comme en un virginal linceul, dans les plis d'un voile si fin, si tenu, si transparent que jamais habile tisserand, sur son métier, n'avait ourdi le pareil.

Ainsi parée par les mains maternelles de Marie, la petite muette abandonnée avait fait au ciel sa Première Communion.

Et des fils soyeux, en tout semblables à ceux dont était tissé le voile de l'enfant morte, demeuraient encore autour du fuseau, sous les doigts de la Madone et dans les plis de sa robe de pierre comme les preuves tangibles du miracle.

ANNE D'HÆDIC.

Avec le no du 26 Août, LA SEMAINE RELIGIEUSE DE QUÉBEC entre dans sa 1²ème année.

La FAMILLE CHRÉTIENNE souhaite longue vie et prospérité à sa sœur aînée, la félicitant de ces onze années de bon combat. Elle a du reste le secret du succès définitif : l'humble soumission à l'autorité diocésaine, garantie de la soumission au chef visible de l'Eglise.

Bêtes. — Un livre anglais qui a tous les caractères de la science vient d'établir avec documents que, contrairement à l'opinion commune, la mort par la dent des fauves est la moins douloureuse, la plus naturelle.

Dans ses récits de chasses, un capitaine anglais écrit : " La lionne arriva sur moi au galop et me renversa. Je m'évanouis aussitôt. Je ne revins à moi que lorsqu'on m'eut relevé. Le coup et la perte du sang m'avait mis hors d'état de sentir ma blessure. Je ne commençai à souffrir que plusieurs jours après. " Un lieutenant de l'armée coloniale anglaise : " Quant à mes sensations pendant l'attaque du lion, je dois dire que je n'éprouvai aucune douleur. Je vis nettement que le fauve me mordait. J'avais conservé toute ma connaissance, mais je ne souffrais pas. "

Dans une chasse au tigre, un rabatteur, surpris par le fauve qui le renversa et lui brisa la plupart des côtes, vécut encore six heures. " Souffrez-vous ? lui demanda le médecin. — Pas le moins du monde, répondit-il ; mais j'ai froid. " En résumé, sur soixante-deux personnes interrogées par le savant anglais, soixante ont déclaré qu'elles n'avaient pas souffert sous la dent du fauve, et deux seulement ont déclaré avoir éprouvé des sensations très désagréables.

Il est vraisemblable que la peur est un anesthésique.

— Autrefois, on préconisait les douceurs de la pendaison.

— C'est fini, on revient aux douceurs des bêtes féroces.



— Léo, chien très populaire à Londres, qui portait un tonneau tire-lire au cou, et quêtait seul dans la ville pour l'hôpital de femmes et enfants, vient de mourir à l'hôpital qu'il faisait vivre. — On lui donnait beaucoup, on le respectait, et la princesse de Galles faisait arrêter sa voiture lorsque sa présence lui était signalée. — Il a fait des mois de 5.000 piastres. — Chose étonnante ! la tendresse britannique pour les animaux, si souvent plus vive que pour les hommes, aurait été exploitée en faveur de ceux-ci. Le chien ne pouvait pas dire comme l'aveugle : " Je ne vous verrai pas, " il voyait et accusait réception par un frétillement de la queue. — On va lui dresser un successeur.

L'AFFAIRE.

Jusque maintenant la Famille Chrétienne n'a pas dit un mot de cette étrange affaire Dreyfus, qui passionne tellement les esprits qu'en Europe on la nomme simplement *l'Affaire*, comme pour dire que c'est l'affaire qui domine toutes les autres.

Que Dreyfus soit coupable ou innocent du crime de trahison, c'est ce que nous devons laisser à déterminer aux juges ; mais ce qu'il nous est permis de constater dès maintenant c'est que les Francs-maçons et les juifs mettent un tel acharnement, dépensent tant d'argent et bouleversent tant de consciences pour arriver à faire acquitter ce fort peu intéressant personnage, qu'il doit y avoir dans cette *affaire* autre chose qu'un homme à retirer du bagne ; il y a un principe vrai ou faux à promulguer, une idée à défendre, un but général à atteindre.

Qu'un accusé innocent ait été condamné injustement et que des amis aient entrepris de le réhabiliter, cela n'est pas très-rare dans les annales de la justice humaine. Mais qu'une telle révision de procès tienne le monde entier en suspens, qu'elle cause la chute successive de plusieurs ministères, que les millions coulent comme de l'eau pour former l'opinion publique, que les affaires d'un pays soient paralysées et que les citoyens de ce pays soient partagés en deux camps prêts à s'entregorger dans une lutte fratricide, tout cela pour un homme jusqu'alors inconnu et dont la conduite n'était rien moins qu'édifiante, même pour un juif ; voilà ce qui ne s'est jamais vu.

D'autre part nous voyons l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, les ennemies de la France, s'agiter, exulter, applaudir à chaque fait, à chaque témoignage, à chaque incident de nature à faire acquitter l'accusé. Il y a donc là un intérêt immense en jeu, et cet intérêt est celui des ennemis

de la France. Et comme en France même nous voyons les franc-maçons, les juifs et les mécréants de toutes classes se porter partisans de Dreyfus, tandis que presque tous les catholiques et les amis de l'ordre ne voyaient en lui qu'un traître justement condamné, nous sommes en droit d'en conclure que cette immense et diabolique machine de guerre est dirigée contre la France, et contre la *France catholique*.

Qu'après cela Dreyfus soit innocent ou qu'il soit coupable, peu importe; il n'est qu'un prétexte. S'il est innocent, les francs-maçons et les juifs arriveront plus facilement à leur but; s'il est coupable et s'ils le font acquitter, leur insolent succès n'en sera que plus écrasant pour les catholiques.

Il nous est difficile au Canada, de nous faire une idée exacte des phases du procès qui se déroule à Rennes, par le compte-rendu des journaux à nouvelles, anglais ou français, car les agences qui leur transmettent les nouvelles sont presque entièrement entre les mains des juifs.

Ce qui nous étonne étrangement, c'est que les journaux catholiques donnent asile dans leurs colonnes à des nouvelles aussi pyramidale ment stupides que celle-ci: " Le Pape a eu un long entretien avec le Général des Jé-
" suites pour déterminer celui-ci à recommander aux Jé-
" suites de France de mettre moins de violence dans leurs
" attaques contre Dreyfus. "

Que des journaux anglo-saxons aient d'aussi colossales inepties, c'est tout naturel. Quand il s'agit du Pape ou du clergé catholique, cette *race* sait " se faire emplir " d'une façon *supérieure*.

La *Defense* de Chicoutimi nous étonne également. Si elle s'était rendu compte du véritable point de vue de l'*Affaire*, elle n'aurait pas été chercher ses inspirations dans

un journal sectaire comme le *Temps* d'Ottawa. (N^o du 24 Août). Cette citation d'un article injuste et passionné fait l'effet d'une mare d'eau bourbeuse dans le jardin de la *Défense*

Nous offrons au rédacteur de la *Défense* les deux citations suivantes, qui certainement ont plus de poids que celle du *Temps*.

Dans la *Croix*, M. Bouvattier écrit :

La déposition du général Mercier contient des charges d'une gravité exceptionnelle.

Les organes dreyfusistes tirent en vain parti des légendes répandues avant l'audition de l'ancien ministre de la Guerre, que celui-ci produirait des documents après la lecture desquels Dreyfus serait contraint de renoncer à toute défense.

Il est clair que le général n'a fourni aucune pièce dans le genre de celle-ci : " Je suis un traître, Signé : Dreyfus. "

Les criminels ne laissant pas d'habitude traîner des pièces de cette nature, si elles étaient nécessaires à la condamnation des accusés, peu d'accusés seraient condamnés et beaucoup de coupables seraient acquittés.

Mais si le témoignage du général n'a pas apporté cette preuve qui ne se rencontre — on peut le dire — dans aucun procès, il a produit un faisceau de présomptions graves, précises et concordantes, qui, à moins d'être détruites par des témoignages subséquents, forment la preuve certaine de culpabilité sur laquelle sont basés la plupart des jugements, arrêts et verdicts.

S'il en était autrement, le complot taxé de ridicule par des républicains mêmes qui furent parmi les plus ardens contre le boulangisme, tels que les écrivains du *Temps* et des *Débats*, ce complot trompe-l'œil n'aurait pas été inventé par le gouvernement.

S'il en était autrement, les dépêches rapportant la déposition du général, n'auraient pas été arrêtées, retardées, brouillées, de façon à substituer l'obscurité des comptes rendus à la clarté de la déposition.

S'il en était autrement, les parties les plus importantes de la déposition ne seraient pas atténuées, dénaturées ou omises par les comptes rendus officiels.

C'est une charge nouvelle et des plus graves, que la révélation de cette nuit douloureuse (suivant les expressions mêmes de M. Casimir Périer), où le président de la République et le ministre de la Guerre ont attendu, halepants, la dépêche qui leur apprendrait si la colère (suivant les expressions de M. de Munster), si la colère éprouvée par l'empereur Guillaume de l'arrestation de Dreyfus déchaînerait la guerre entre la France et l'Allemagne.

C'est une charge nouvelle et des plus graves que la production de la lettre du colonel autrichien Schneider, constatant la connivence d'espionnage des attachés militaires d'Allemagne et d'Italie, et se terminant ainsi :

“ Je continue à estimer que Dreyfus a été en relations avec les bureaux confidentiels allemands de Strasbourg et de Bruxelles. ”

C'est une charge nouvelle et des plus graves que la preuve perçue par M. de Freycinet de 35 millions venus de l'Angleterre et de l'Allemagne pour être versés à la caisse dreyfusiste.

Des charges nouvelles et des plus graves ? en voilà trois indéniables à ajouter aux charges anciennes que M. le général Mercier a aggravées en les reliant et en les précisant notamment par sa démonstration relative à l'impossibilité pour tout autre que pour un officier d'état-major d'avoir livré les plans des troupes de couverture.

Nous le répétons, si les affirmations du général Mer-

cier ne sont pas contredites, elles sont accablantes pour Dreyfus.

Et, il faut bien le dire, ce que nous connaissons de la confrontation du général avec M. Casimir-Périer, n'est pas de nature à infirmer le récit de la nuit "douloureuse."

"Si je n'ai pas parlé de ces incidents, a dit l'ancien président de la République dans la confrontation dont on ne s'explique pas bien qu'il ait exprimé le désir, c'est que j'estime qu'il *est des points douloureux qu'il n'est pas bon de rappeler.*"

Comme, en cette partie de sa déposition, M. Casimir-Périer est dans la vérité! et combien sont criminels les misérables qui ont contraint, par leurs menées de suspicion calculées et de calomnies organisées, le général Mercier à "rappeler ces mots douloureux"!

Que toutes les parties de la déposition du général Mercier soient confirmées, comme celle de la nuit douloureuse, par les témoignages suivants, et la lumière sera faite dans l'esprit des juges et de Dreyfus.

J. B.

L'AUDITOIRE

Maurice Barrès, au cours d'un grand article, dit de l'auditoire de Rennes ces paroles qui expliqueront certaines manifestations indiquées par les dépêches :

Il faut dire à la France et à l'histoire au milieu de quels publics se juge l'affaire du traître, et s'étaient nos plus tristes intimités : angoisses de notre diplomatie en 1894, désarroi de notre état-major vendu par un officier, effronterie des attachés d'ambassade allemands et anglais s'avouant chefs d'espionnage. Il y a dans cette salle de Rennes une infime minorité d'officiers de la garnison, une poignée de socialistes.

Le reste, c'est un mélange d'élément divers, dont le

caractère principal est tantôt l'élégance d'argent, tantôt la réformation intellectuelle, tantôt une origine suspecte.

Voici nos "snobinettes" les plus connues; voici à l'écart le petit groupe des officiers, fameux pour leur dreyfusisme. Voici les chefs intellectuels, voici des ennemis de l'armée, dont Jaurès dirige en personne les manœuvres. Voici les rédacteurs des journaux de Paris, en grande majorité dreyfusards, et qui ne font eux-mêmes qu'un îlot dans l'océan des Anglais, Allemands, Américains, Italiens, Russes, Espagnols, Suisses qui expédient des télégrammes comme celui-ci, authentique, paraît-il: "Innocence reconnue, immense enthousiasme."

Mais le pire élément est fait de faux journalistes. Il y a dans cette salle un grand nombre d'individus, agents embauchés ou volontaires, des courtiers en diamants de Hollande, des spéculateurs de cafés du Havre. Ils ont acheté leurs entrées — voici les prix sous le manteau: les premiers jours du procès, il y avait à Paris vendeur pour trois cents francs; aujourd'hui, le marché s'est transporté dans Rennes. On payait au début sept cents soixante francs; on atteint maintenant deux mille.

Le climat de Rennes fait de ces fleurs venues des régions les plus diverses un parterre qui, sous le vent d'orage, fournit une même et vaste réaction. Quels ricanements, quels jeux d'épaules, que de mains levées dans ce beau public quand M. Demange, avec la componction d'un maître d'hôtel qui passe le turbot, présente des observations à Zurlinden ou à Chanoine, qui ne voient pas le piège sous le persil; et quand il leur a mis dans l'assiette une horreur, de quel air bonhomme il la signale aux juges, à la salle surtout.

Les avocats ne se préoccupent jamais de dégager la vérité d'un commun accord avec leur interlocuteur, mais

ils cherchent à embarrasser celui-ci et à l'acculer dans des contradictions de mots.

Par des artifices de cette sorte, M. Demange, ayant étonné et embarrassé un Zurlinden, un Chanoine, se rassied en coulant un regard vers son parti qui l'encourage.

Ils n'entendent donc pas, dans ce même instant, tomber une pelletée de terre sur la tête du misérable Dreyfus! C'est qu'aussi bien, après les témoignages de Mercier et de Cavaignac, les faibles chances sont encore diminuées que pouvait garder l'accusé aux yeux de ses amis.

Maintenant, la position du drame est claire pour tous. Dreyfus n'a plus un coin obscur où il puisse se réfugier; intolérable spectacle de cet homme arraché à son effroyable solitude par d'implacables partisans pour qu'il vienne agoniser derrière l'impuissant rempart de leur dialectique.

Il a fallu qu'on le remit à la question, et dans les répits du drame public, on lui compose les cris qu'il essaye vainement de fournir à l'audience, pauvre chair saignante et torturée!



Les pigeons voyageurs installés sur les transtlantiques portent sous l'aile, dans un tube de celluloïd, une collection de dépêches des voyageurs. — Ces dépêches sont portées par les voyageurs (pigeons) au Havre, vingt-quatre heures après le départ, — et à New-York, vingt quatre heures avant l'arrivée. — Ces dernières dépêches serviront, dit-on, plus tard, aux Américains, à retenir, à Paris, les meilleurs chambres dans les hôtels avant même de débarquer.

Le consul général d'Angleterre au Vénézuéla révèle qu'il se commet dans cet Etat d'immenses massacres d'oiseaux pour obtenir certaines plumes brillantes dont se parent les chapeaux des dames européennes.

D'après ses renseignements, on a pas tué moins de 15 à 16 millions d'oiseaux en 1894. Il en faut 870 pour fournir un kilo de

plumes. Le consul constate que les forêts se dépeuplent et que les oiseaux brillants des tropiques ne seront bientôt plus qu'un mythe si cette destruction continue.

O vanité ! que de sang tu fais couler !



EXTRAIT

DE LA

Semaine Religieuse du diocèse de Bourges (Cher)

DU 22 JUILLET 1899.

Enquête sur Pellevoisin. — L'enquête canonique ordonnée, à la date du 11 avril dernier, par Sa Grandeur Mgr Servonet, Archevêque de Bourges, sur les faits de Pellevoisin, est ouverte.

La Commission chargée d'informer, qui veut remplir son mandat avec le soin le plus minutieux et le plus consciencieux, recevra avec reconnaissance toutes dépositions et tous documents pouvant l'aider à formuler ses conclusions, et à préparer ainsi le Jugement motivé, si instamment réclamé de Mgr l'Archevêque sur la *réalité* et le *caractère* de ces faits.

Les demandes de déposition verbale et les documents écrits devront être adressés à M. l'abbé Lelong, vicaire général, président de la commission d'enquête, à l'Archevêché.



IHS

Le 1er Octobre prochain, la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne "

**VIE DU BIENHEUREUX
FELIX DE NICOSIE.**

PAR LE R. P. HENRI DE GRÈZES.

CHAPITRE X

Le Père des Pauvres.

Un ouvrier de Nicosie, nommé Simon Napoli, après avoir travaillé à Mistretta et à Motta, s'était fixé pour un temps à Sanfratello, bourgade située à trente-six milles de Nicosie. De là, il envoyait régulièrement à sa femme, demeurée à Nicosie, de quoi s'entretenir, elle et les enfants. Une fois pourtant, il s'écoula un temps assez long sans que la pauvre femme eût reçu de l'argent ou des nouvelles de son mari. Fort inquiète, et sans ressources ni crédit, elle vint, comme tous les affligés, confier à Fr. Félix ses craintes et ses angoisses. — "Ayez confiance, lui dit le bon Frère, ayez confiance, mais écrivez au plus vite à votre mari, pour lui faire part de votre embarras, et apportez-moi la lettre ce soir, avant l'heure des complies, j'aurai une occasion sûre de la faire parvenir en peu de temps." La femme écrit ou fait écrire la lettre et l'apporte à l'heure dite. Or, le lendemain même, dans la matinée, Fr. Félix remettait à la femme la réponse de son mari, cette réponse était accompagnée de quatre ducats. Dans cette lettre, écrite la veille au soir, après avoir exposé les motifs de son retard, le mari disait avoir reçu des mains mêmes de Fr. Félix la lettre de sa femme. Il ajoutait avoir écrit sa réponse pendant que Fr. Félix, pressé de repartir pour Nicosie, lui donnait quelques bons conseils pour le salut de son âme.

A peine la bonne femme eut-elle lu la lettre de son mari qu'elle courut après Fr. Félix qui s'éloignait au plus vite. — "Mais, Fr. Félix, lui dit elle, comment avez-vous pu être à Sanfratello hier soir à six heures, tandis que je vous ai remis ma lettre précisément à cette heure-là ? — "De quoi vous inquiétez-vous ? répond le Frère. Vous avez écrit à votre mari que vous étiez dans l'embarras, que vos enfants étaient presque sans pain ; qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'il vous ait répondu immédiatement ?" — Et il se hâta de s'éloigner.

Mais la bonne femme fit grand bruit de cette affaire ; elle la publia partout, et vint la raconter au couvent avec toutes ses circonstances. On se demandait ce qu'il tallait en penser, lorsque Simon Napoli revint de Sanfratello. Interrogé, il déclara avoir reçu la lettre de sa femme des mains mêmes de Fr. Félix et à l'heure à peu près où sa femme attestait l'avoir confiée au saint Frère. Il demeura donc avéré que la compassion et la charité de Fr. Félix a-

vaient opéré un insigne prodige ; il avait été vu simultanément, au chœur avec ses confrères, et à Sanfratello qui est séparé de Nicosie par une distance de trente-six-milles.

Aux environs de Sperlinga, dans le territoire de Pellegrino, quinze pauvres femmes de la campagne étaient à glaner dans les champs desséchés, la chaleur était torride, ces pauvres femmes mouraient de soif, et il n'y avait nulle fontaine aux alentours. Tout à coup Fr. Félix qui quêtait dans le pays, vint à passer, conduisant sa carriole attelée d'une bête de somme ; sur la carriole étaient deux grandes mannes d'osier. Pensant qu'il aurait peut-être de l'eau dans une outre, selon l'usage des voituriers dans ces contrées arides, les femmes coururent vers lui, et lui en demandèrent. — " Hélas ! répondit le Frère, pour le moment je n'en ai pas. " — Et il continua sa route. Cependant l'air abattu et misérable des glaneuses l'avait fortement ému ; au bout de quelques instants il reparut ramenant sa carriole vers elle. — " Venez, leur cria-t-il, venez, la Madone m'a fait trouver de l'eau. " — Les femmes accoururent ; les deux corbeilles d'osiers étaient pleines jusqu'au bord d'une eau fraîche et limpide. Telle était la soif brutale de ces pauvres femmes, qu'elles ne remarquèrent pas tout d'abord le prodige, elles ne virent que l'eau tant désirée. — Sans penser à autre chose, rapportait l'une d'elles ; nous nous précipitâmes sur cette eau, et nous bûmes jusqu'à satiété. " — Mais lorsque, pleinement désaltérées, elles eurent recouvré leur sang-froid, alors leur apparut dans tout son jour le miracle de cette eau contenue dans des corbeilles d'osier sans qu'il en suintât une goutte. Comme elles se regardaient tout étonnées et semblaient vouloir interroger Fr. Félix : — " Remerciez Dieu et la Madone Immaculée, " leur dit celui-ci ; et faisant volte-face, il reprit avec sa carriole sa première direction.

(à suivre)

.....
 DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,
 A JEANNE D'ARC (VIA OTTAWA.)